

17 nouvelles

(Avec les chutes incluses dans le prix)

Sarah Sar

Sarah Sar

17 nouvelles

(Avec les chutes incluses dans le prix)

© Sarah Sar, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1214-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

Merci aux âmes en quête de sens (ou juste d'un bon coup),
celles qui se questionnent,
prennent des risques,
errent,
survivent, se prennent des râdeaux,
s'affirment,
se taisent.

Merci à toutes les personnes qui ont croisé le chemin de ce recueil.

Merci à la banalité universelle de la vie,
ma grande source d'inspiration.

Et surtout merci à Eric,
soutien inconditionnel et précieux ayant vaillamment affronté mes doutes et
fautes d'orthographe.

Ma reconnaissance est infinie.

ILS VONT REVENIR

Sabrina franchit la porte de sa maison après sa journée de travail.

Fatiguée, elle s'apprête pourtant et comme tous les jours, à démarrer sa deuxième journée de travail, entre un fils incapable de retenir trois lignes de sa poésie et un mari incapable de retenir où se trouve l'épluche-légumes.

Sabrina s'attend donc à entendre :

— *Maman, tu m'aides à apprendre ma poésie ?*

suivi d'un :

— *Chérie, t'a mis où l'épluche-légumes ?*

avant même d'avoir ôté ses chaussures.

Mais en cette fin de journée là, Sabrina entend ce bruit étrange, ce bruit qu'elle n'a pas entendu depuis une décennie, celui du silence. Elle ne l'apprécie pas à sa juste valeur, puisque jugé trop rare pour être normal.

Ce silence l'inquiète.

Il s'est passé quelque chose.

Sabrina pose son sac délicatement au sol tout en analysant le vide autour d'elle, puis se sert de son pied droit pour retirer sa basket gauche et réciproquement.

Il s'est passé quelque chose.

Il s'est passé quelque chose de grave.

Dans la cuisine, des légumes cuisent à feu vif. À côté de la casserole, un couteau XXL sali et à côté du grand couteau XXL sali, le portable de son mari.

À la place de la réjouissance que devrait occasionner l'épluche-légumes trouvé sans assistance, elle panique.

Vite.

Trop vite.

Sabrina hurle dans la maison le prénom de son mari, suivi de celui de son

enfant. En réponse, rien.

Dans l'entrée ne se trouve ni leurs chaussures, et encore moins leurs manteaux. L'irrationalité prend le pas sur la raison.

Ainsi défile dans son esprit quarante scénarii catastrophe à la seconde.

Affolée, Sabrina se précipite chez le voisin et frappe fort sur sa porte.

Il ouvre.

Sabrina joint à son débit de parole extrêmement rapide de grands gestes nerveux.

Convaincante, elle parvient à transmettre son anxiété au mec en un temps record.

Il enfile la première veste qui lui tombe sous la main et part à leur recherche dans le quartier.

Le voisin revient un quart d'heure plus tard, sans fils ni mari sous les bras.

Une cigarette les aidera sans doute à analyser la situation rationnellement.

Ils fument dans le jardin de Sabrina, songeurs.

Après avoir expiré un peu de fumée, le voisin (un jour, elle retiendra son prénom, promis) affirme :

— *Ils vont revenir.*

Ces trois mots simples sont une prise de conscience. Cette agitation est absurde. Bien sûr qu'ils vont revenir. Non, son mari n'a pas accidentellement confondu une carotte avec le petit doigt de son enfant.

Oui, ils vont revenir.

Qui recoudra leurs chaussettes, sinon ?

Le calme revenu et les cigarettes fumées, tous deux profitent des derniers

rayons du soleil printanier.

C'est agréable.

Il lui parle.

De quoi ?

Elle ne sait pas.

Sabrina est trop occupée à se demander à quand remonte la dernière fois que son mari lui a parlé d'autre chose que de facture d'électricité à régulariser.

Subitement, le voisin tente de faire disparaître une douleur lombaire aiguë d'un auto massage bref du bas de son dos.

Puis, comme si la position verticale accentuait sa douleur, il prend appui sur la table de jardin fraîchement achetée.

Qu'il s'y appuie tant qu'il le souhaite, elle est robuste.

Un peu comme les épaules de son interlocuteur que Sabrina scrute pendant qu'il enlève sa veste.

Chemin faisant dans son imaginaire, elle suppose ainsi que cet homme pourrait aisément la soulever (au diable les douleurs lombaires) pour la baiser sur la table de jardin robuste.

Cette image en tête, il lui est maintenant bien difficile de se focaliser sur autre chose que sur ça : cet inconnu, croisé à quelques reprises devant leur habitat le jour des poubelles, lui remontant sa robe délicate... non pas délicatement.

Lui remontant sa robe vigoureusement pour la prendre là, sur la table de jardin, comme un doigt d'honneur aux habituels et interminables barbecues avec les beaux-parents (sympathiques au demeurant, quoique un peu collants).

Ces visions licencieuses et extrêmement précises affluent et déstabilisent Sabrina.

Est-il indécent de dévêtir sauvagement et mentalement cette personne sans lui avoir demandé son avis ?

Pire, de se questionner sur la taille de son pénis ?

Pour se donner de la contenance, revenir à la réalité et dans l'absolu, répondre au monsieur qui lui parle, elle se rallume une clope.

Enfin, la jeune femme se glisse dans une brèche de silence pour, et pourquoi pas après tout, lui proposer un verre de vin.

— *Volontiers* répond-t-il.

À cet instant s'ouvre la porte du jardin. Mari et fils débarquent, guillerets. Ce dernier court vers sa mère, cahier de poésie protégé d'une couverture jaune entre les mains.

La prédiction était la bonne : bien sûr qu'ils vont revenir.

Et merde.

UNE SALOPETTE JAUNE À POIS ROUGE